

# Un héros authentique : Jean Vourch, de Plomodiern

**A** QUIMPER LE MERCREDI 7 SEPTEMBRE LE GENERAL DE GAULLE REMETTAIT AU DR VOURCH LA CROIX DE LA LIBERATION POUR SON FILS JEAN, UN AUTHENTIQUE HEROS DE LA GUERRE, MORT AU CHAMP D'HONNEUR AUX PORTES DE PARIS DANS LES COMBATS DE LA LIBERATION.

IL NOUS A PARU INTERESSANT D'EVOQUER L'ODYSSEE DE CE VAILLANT SOLDAT ET EN particulier la tragique traversée de la « Petite Anna » qui mena Jean Vourch de Douarnenez en Angleterre, vers son destin, vers ce sacrifice qu'il avait librement consenti.

Lorsque son frère aîné Guy fut mobilisé, Jean Vourch contracta un engagement volontaire pour le 19<sup>e</sup> régiment d'infanterie, l'ancien régiment de son père en 1914-1918.

Il partit pour le front au printemps de 1940 avec le grade de caporal. Il se trouvait à un centre d'instruction divisionnaire lorsque l'attaque allemande se produisit. Il ne put rejoindre son régiment, fut

amalgamé à diverses unités, se battit dans l'Aisne.

### BLESSE

Quelque part entre Berry-au-Bac et Reims, son unité était au bord d'une route, dans un léger vallon, lorsque, soudain, se produisit une ruede des motorisés ennemis; après le passage de la vague sur 30' de son groupe, dix seulement restaient indemnes. Ils décident de gagner un bois d'où ils pourront riposter. On se partage les armes.

Mais devant traverser un champ d'orge les Français sont repérés. Les balles sifflent, piquent autour d'eux. Jean Vourch est atteint. Après un bref évanouissement, il continue et finit par atteindre la lisière.

Ils ne sont plus qu'à quatre. Les autres ont été tués. Jean Vourch veut organiser la riposte, il n'a pas abandonné un seul des sacs de cartouches dont il était chargé, mais le fusil-mitrailleur est resté dans le champ d'orge. Donc les munitions sont inutiles.

Découragés, les autres décident de se rendre. Jean Vourch : « Restez si vous voulez, moi pas ».

Et il s'en va, les autres le suivent.

10 kilomètres à travers un bois. Jean a perdu du sang par ses blessures; deux doigts de sa main sont inertes. Il s'aperçoit que lui aussi l'a échappé belle : une balle s'était logée dans sa plie de poche, face au cœur.

Dans leur retraite, Jean Vourch et ses camarades rencontrent bientôt un groupe de soldats noirs. C'est le salut. Jean est évacué sur l'hôpital du Puy où il est soigné. Puis un jour, malgré les conseils de son père de rejoindre la Tunisie, il ne résiste pas au désir de revoir son Plomodiern natal.

### LA TRAGIQUE TRAVERSEE DE LA « PETITE ANNA »

Quand il arrive il trouve à la maison tout un groupe de jeunes gens attendant de pouvoir gagner l'Angleterre.

Son frère Guy était en chasse pour trouver un moyen de faire le voyage. Il visita tous les ports du Finistère et rentra chaque fois bredouille.

Puis un jour, avec l'aide de Marce Laurent, il trouva à Douarnenez un bateau qui était à vendre, « La

Petite Anna ». On en demandait 40.000 francs. C'était beaucoup. Mais finalement on réussit à rassembler la somme nécessaire, Jean Vourch offrit les 20.000 francs qu'il avait sur un livret de Caisse d'épargne. Le bateau fut donc acheté.

Quand il fut prêt à partir, Jean demanda d'être aussi de la traversée vers l'Angleterre.

Son frère voulut s'y opposer : « Tu as déjà été blessé. Il faut que tu restes. Si je ne reviens pas tu devras l'aîné ».

Jean se cabra et finalement se fit accepter.

### LE DEPART

Après avoir embarqué quelques provisions pour le voyage, les passagers prirent place à bord de la « Petite Anna » et le 21 octobre 1940, le bateau quittait le port de Douarnenez, escorté par un autre de l'île de Sein. En avant ! Ils gagnent la baie.

Le patron du bateau de l'île de Sein leur demande puisqu'ils doivent voyager de concert jusqu'à la sortie de la baie, de le remorquer. Il a peu d'essence.

Tout l'équipage de Sein vient donc à bord de la « Petite Anna » se joindre aux fugitifs.

Parmi ces derniers ne se trouve aucun marin. Les Sénans leur donnent quelques conseils de navigation.

Vers 6 h. du soir, ils sont au large de Sein. Les pêcheurs les quittent.

Livrés à eux-mêmes, ils sont alors saisis par une lourde impression d'isolement et de désarroi. Seuls sur la mer ! Le soleil se couchait déjà. Il faisait sombre et froid.

### PANNE D'ESSENCE

L'un des fugitifs, qui se prétendait le moins mauvais marin, prit la barre. Comment s'y prit-il ? Le bateau soudain fit deux tours sur place.

Jean Vourch alors prit la barre, avec un autre camarade. Vers 10 h., le vent se leva. On décida de baisser les voiles devant la force du vent.

Autant pour éviter les rochers que pour déjouer la surveillance allemande, ils passèrent très à l'Ouest d'Ouessant, d'où perte de temps et perte d'essence. Et la « Petite Anna » n'était pas riche en carburant !

Vers 6 h. du matin, le moteur s'arrêta en panne d'essence. Il en restait encore quelques litres dans les bidons.

Mais quand le jour se leva, aucune côte n'était en vue. Or, ils avaient espéré arriver en Angleterre vers 9 h. du matin.

De plus, le vent était tombé. Pas moyen d'utiliser les voiles. Il ne leur resta bientôt plus qu'assez d'essence pour naviguer une heure. Ils décidèrent de la garder en réserve.

### PRIS DANS UNE TERRIBLE TEMPETE

Le second jour de la traversée se passa lentement sur une mer admirable. Mais vers 10 h. du soir, un vent violent se leva. Le bateau était durement secoué et entraîné vers l'Atlantique.

On remit le moteur en marche. Tous les yeux scrutaient la nuit. Rien.

Vers 11 h., le moteur stoppa définitivement et le bateau de nouveau se mit à dériver sous le vent.

La mer était très grosse.

Le lendemain 23 octobre, le ciel était bouché, la mer toujours aussi mauvaise. Des vagues gigantesques entouraient la « Petite Anna ». Les quatre jours qui suivirent furent pareils.

Où se trouvaient-ils ? Ils l'ignoraient !

Mouillés, mal vêtus, tous étaient transis de froid. Les nuits surtout étaient sinistres. Dans l'obscurité la plus complète, il fallait attendre l'écoulement des heures, tandis que les vagues ébranlaient la coque.

### DES AVIONS ALLEMANDS

Le 25 octobre, ils furent survolés par trois avions allemands, volant très bas vers le Nord-Ouest. Ils passèrent sans les mitrailler.

Le lendemain, deux autres avions allemands les survolèrent encore. Jean Vourch grimpa au mât pour agiter une chemise blanche en signe de détresse. Peut-être valait-il mieux être prisonnier que de périr lamentablement.

Ils se savaient désormais d'authentiques naufragés. Les vivres avaient passé. Ce qui les angoissait le plus c'était la question de l'eau.

Pour tromper leur soif, ils lâchaient les boîtes de sardines. Chacun avait bien conscience que ce bateau risquait d'être leur cercueil.

Toutefois, leur volonté ne cédait pas encore. Le 27 au matin, le vent se calma. On put hisser les voiles. Ils n'avançaient pas très vite, mais ils avançaient cap au N.-E.

Et ce matin-là, un oiseau de terre vint se poser sur le bateau. On imagine l'émotion des naufragés. On se gardait de le troubler. C'était un messager d'Angleterre !

(A suivre).

# Un héros authentique : Jean Vourch, de Plomodiern

(SUITE)

Le Télégramme  
29 septembre 1960

**V**ERS MIDI EN CETTE JOURNÉE DU 27 OCTOBRE 1940. UNE IDÉE CURIEUSE, GENIALE EN VÉRITÉ, FUT EMISE PAR L'UN D'EUX ET ADMISE PAR TOUS : FAIRE UNE SOUPE A L'EAU DE MER. APRES TOUT LES SOUPES SONT TOUJOURS SALEES !

IL LEUR RESTAIT UN QUIGNON DE PAIN, 2 OU 3 POMMES DE TERRE, DEUX OIGNONS, ILS AVAIENT A BORD TOUT CE QU'IL FAUT POUR POKETER : UNE PLAQUE DE TOLE, UN BIDON D'ESSENCE PERCE DE TROUS FAISAIT OFFICE DE POELE, UNE MARMITE ET DU BOIS. ILS FONDAIENT DE GRANDS ESPOIRS SUR CETTE SOUPE, LES BONNES ODEURS D'OIGNONS LEUR AVAIENTS REDONNE DU COEUR.

Lorsqu'elle eut bien bouilli chacun s'en servit tout en humant son parfum. Mais elle se révéla tellement salée qu'elle était immangeable. Il fallait jeter la seule nourriture chaude qu'ils aient pu avoir depuis leur départ, le peu qu'ils aient pu leur départ, le peu qu'ils avaient absorbé avait aggravé leur soif.

## LA TEMPETE RECOMMENCE

Le 28 fut un autre beau jour. Mais ils progressaient lentement. Dans la nuit du 28 au 29 le vent se leva de nouveau, la mer se creusa.

Les passagers de la « Petite Anna » affaiblis, assoiffés, étaient affaiblis. Cette nuit-là, Guy Vourch eut une défaillance. Il se mit à trembler de tout son corps, il avait de la fièvre. Le 29 au matin, le ciel n'était qu'un gros nuage courant au ras des vagues. La visibilité ne dépassait guère le mille.

Vers 3 heures de l'après-midi, la misaine s'affaissa, traîna hors du bateau, le faisant giter dangereusement. Un cordage s'était rompu en haut du mât. Jean Vourch se chargea de la réparation. Il réussit à y grimper. C'était bien impressionnant pour les autres demeurés sur le pont de voir secouru à droite et à gauche par le roulis intense, comme si le bateau voulait se débarrasser de lui.

## LA PLUIE...

La soir tenait de plus en plus les naufragés. Le souvenir des ruisseaux du Ménez-Hom où ils cueillaient le cresson poursuivait les frères Vourch. Et ils se reprochaient de n'avoir pas goûté à leurs eaux claires, légères et fraîches, se promettant bien de le faire à leur retour. Ils s'allongèrent sur le bord, plongeant les mains dans l'eau, y plongerait aussi leurs lèvres et boiraient, boiraient longuement...

Evocations cruelles bien connues de tous les assoiffés du monde, des perdus du désert, des perdus en mer.

Le 30 octobre, au lever du jour, le temps n'avait pas changé. Toujours la mer démontée, les mêmes vagues massues, vertigineuses et effrayantes, les mêmes chutes vers l'abîme, les mêmes rebondissements vers les crêtes.

Vers 5 heures de l'après-midi arriva ce qu'il appelait de tous leurs vœux. Il se mit à pleuvoir.

Oh ! pas la grosse pluie, un petit crachin. Ils déposèrent sur le pont tous leurs récipients mais au bout d'une heure ils n'avaient recueilli que des embruns salés.

Par contre, le long des mâts l'eau douce ruisselait doucement. Ils les léchèrent avec délice, ils suçaient les voiles étalées sur le pont.

C'est dans la nuit du 30 au 31 octobre la onzième depuis leur départ de Douarnenez, que les pauvres garçons virent poindre le but et la fin de leurs souffrances. Un d'entre eux, Ferchaud était monté sur le pont, tout à coup il se mit à hurler : « Un phare ! un phare ! »

De fait à leur droite il y avait un phare à éclipses dont la lumière perçait la brume. Un phare ! joie intense. Cela voulait dire la terre, peut-être le port.

Ils prirent son relèvement et le lendemain matin ils firent route vers l'est.

Il pouvait être 7 heures. Sortant de la brume derrière eux, un vapeur suivait la même direction.

Il passa à 500 mètres d'eux. Par tous les moyens ils essayèrent d'attirer son attention. Rien n'y fit.

Il passa sans les voir et disparut dans la brume.

A 9 heures, le phare était en vue, un grand phare à bandes blanches et rouges sur un rocher isolé.

D'un commun accord ils décidèrent que le premier qui verrait la terre aurait droit au fond de bouteille de vin vieux qui leur restait.

Vers 10 heures, une pluie torrentielle tomba. A plat ventre sur le

pont ils l'appèrent l'eau qui y ruisselait.

## ILS CRURENT QUE C'ETAIT LA FIN

Vers 11 heures, un hurlement de Ferchaud : « Terre ! terre ! » Et celui-ci bondit vers la bouteille de vin qu'il vida avec un grognement de bien être.

Tous sur le pont apercevaient en effet une terre. On conçoit l'émot qui stregnaient en ce moment les cœurs de ces pauvres loques aux vêtements plaqués contre les corps décharnés, aux cheveux ruisselants, les visages fixés vers cet espoir : la terre. Peu à peu les contours se précisèrent et ils virent que c'était une Ile, même pas, un énorme rocher solitaire et désolé, sans trace de vie. Hélas ! ce n'était pas encore la terre ! Que faire ? Il fallait doubler ce rocher, passer à droite ou à gauche. On opta pour la gauche. C'est-à-dire pour le nord. Ils estimaient être à la pointe de la Cornouaille anglaise. En optant pour le nord ils avaient plus de chances d'aboutir au continent britannique.

Vers 3 heures de l'après-midi, ceux qui étaient en bas entendirent tout à coup des cris de détresse : « Venez vite ! venez vite ! nous coulons. »

La mer était déchaînée. Des vagues énormes partout. Le vent couchait le bateau sur le côté.

En toute hâte on amène les voiles. Ils se trouvaient près d'écueils sur lesquels la mer se brisait avec violence.

Que faire pour les éviter ? Ils crurent que c'était la fin. Ils récitèrent les prières des agonisants.

Puis ils restèrent là affalés dans leurs couchettes, épaves dans une épave.

## UN CARGO PRES D'EUX. SAUVES !

Combien de temps dura ce silence ? On ne sait.

Tout à coup, ses camarades virent Jean Vourch se lever et grimper sur le pont.

A peine arrivé, il se mit à crier : « Au secours ! Au secours ! »

Les autres pensèrent : Il est tombé à l'eau.

Ils montèrent eux aussi. Et que virent-ils ?

Un cargo arrêté tout près de la « Petite Anna » qui continuait sa danse folle de bouchon sur les vagues.

Jean Vourch avait cru entendre la sirène du cargo. Il n'en était pas trop certain, mais il avait tenu à le vérifier.

Un magnifique et robuste cargo était là près d'eux. Il venait de surgir de la brume. Il avait aperçu ce bateau apparemment abandonné et il avait lancé un coup de sirène.

Tout le lamentable équipage de la « Petite Anna » fit les signaux de détresse qu'on imagine.

En marche arrière le cargo approcha encore. C'était un Anglais. L'accostage se fit. On lança une échelle aux naufragés et la transbordement se fit.

A bord du cargo, ils sont reconfortés.

Lorsque les marins anglais surent à qui ils avaient affaire ils redoublèrent de prévenances.

Pour les Français, c'était l'enchantement. Leur calvaire était fini.

Le cargo essaya de prendre la « Petite Anna » en remorque, mais dut finalement l'abandonner.

Que devint le bateau ? Coula-t-il ? Une petite légende circula aux abords de la baie de Douarnenez. On prétendit que poussée par les vents et les courants la « Petite Anna » y revint toute seule. Qu'elle y servit de cible aux Allemands pour finalement y couler à Ste-Anne-la-Palud, sa patronne.

## ARRIVEE AU PAYS DE GALLES

Le cargo reprit sa route. Bientôt la côte apparut.

Les rescapés apprirent qu'ils avaient été repêchés aux large de Milford-Haven, à l'embouchure du

canal de rBristol, à 80 milles des côtes.

Le phare était celui de Sands (groupe d'îlots et de récifs à la pointe de Pembrokeshire).

A la tombée de la nuit du 31 octobre, ils arrivèrent au port de Milford-Haven.

On leur dit que la tempête des jours passés avait été extrêmement violente.

Elle se manifesta aussi sur les côtes bretonnes.

Marcel Laurent, de Douarnenez, pensant à la « Petite Anna » eut cette réflexion : « J'espère qu'ils sont arrivés avant la tempête, sans quoi ils n'arriveront jamais ».

En Angleterre, ils furent accueillis par d'Estienne d'Orves. Celui-ci les logea, s'occupa d'eux, leur donna 5 livres sterling pour leurs besoins immédiats.

Ils étaient arrivés au terme de leur voyage.

D'autres aventures allaient commencer, bien diverses pour eux tous. Aucun sans doute n'approcha en horreur les 11 journées passées à errer entre ciel et mer, à glotter dans le noir sur les planches disjointes, secourus par les vagues à la recherche de l'Angleterre.

## LE DERNIER COMBAT DE JEAN VOURCH

Après avoir participé à l'épopée d'Afrique, avec ceux de la colonne Leclerc, qu'on appelait les soldats du Tchad, Jean Vourch fut du débarquement en Normandie.

Parmi les véhicules, issus du flanc des navires, chars blindés ou autres débarquant à Ste-Mère l'Eglise, il eut la satisfaction de reconnaître son cammion, celui qu'il avait mené du Tchad à Tripoli, à Kairouan, à Tunis, étant le seul de son groupe à avoir réussi cette performance d'être débarqué sur le sol de la patrie.

La division Leclerc bientôt fut aux portes de Paris. L'officier chargé de prendre un terrain d'aviation près de Versailles, en avant de Vossins-le-Bretonneux, demanda que le groupe du sergent Vourch lui fut adjoint pour cette mission.

Celui-ci avait occupé tout le village ; devant une contre-attaque, il dut se replier. Il prit ses dispositions pour le reprendre et attaquer le terrain d'aviation. Il avait progressé jusqu'à l'église. Derrière le muret qui l'entoure Jean Vourch se tenait debout, dirigeant le gros des hommes de son groupe éparpillés de chaque côté de la rue, dirigeant aussi le tir d'un canon venu à la rescousse.

Une balle le frappa en pleine poitrine.

Il continua sans désespérer à diriger le combat. Mais un obus de mortier eut raison de lui, lui occasionnant des blessures multiples et graves.

Transporté dans un hôpital du Mans, il y mourait après 5 jours d'agonie.

1940, avant de partir pour le front, il avait écrit à l'une de ses sœurs :

« Je sais le sort qui m'est réservé, une croix de bois dans un grand champ ».

Sa prédiction hélas ! se révéla juste.

Près du Mans, à Ste-Corneille, sa croix de bois fut plantée dans un grand champ, avec d'innombrables autres.

Le sacrifice initialement consenti était accompli. Un héros parmi tant d'autres était tombé pour que la France revive.

Un officier de la Division put dire de lui :

« Il était un exemple pour les hommes et aussi pour les officiers ».

Sa dépouille revint quelques temps après à son Plomodiern natal. Ses obsèques furent émouvantes.

Jean Vourch, garçon sympathique, franc et loyal fut pleuré de tous les innombrables amis qu'il comptait dans sa commune, et ailleurs.